

Le proto-japonais et les idéogrammes

S. Kudo

Grammaire des noms propres

Comment les idéogrammes ont occulté la réalité linguistique de japonais

1) Le japonais et l'indo-européen.

Le japonais est une des langues agglutinantes dont les mots, pour former une phrase, s'ordonnent en parataxes, complétés par des particules. Les notions du nombre, de la personne ou du temps, si chères au système verbal indo-européen sont sinon absentes au moins imprécises. Cette image typologique, en Europe, de la langue japonaise est concrétisée depuis l'époque du linguiste diplomate, Wilhelm von Humboldt (1767 - 1835).

L'indo-européen en est une autre, flexionnelle dont les éléments de la phrase sont structurés selon plusieurs critères grammaticaux tels que personne, nombre, cas, aspect, mode, voix et autres. Le japonais et l'indo-européen ont été deux langues totalement différentes l'une de l'autre.

D'autres travaux linguistiques nous permettent d'imaginer que ces paramètres grammaticaux, soutiens supposés de l'hypothèse humboldtienne de la typologie linguistique, ne sont pas toujours critères décisifs de la classification des langues. Le caractère commun constaté dans les gènes humains semble incompatible avec l'idée des barrières linguistiques apparemment infranchissables qui se dressent entre les hommes modernes.

Tout en étant émerveillés de la diversité des langues du monde, nous sommes émus de l'acuité de ressemblance et de l'efficacité extraordinaire des moyens linguistiques des hommes.

La recherche moderne sur l'indo-européen montre que l'écart linguistique entre japonais et indo-européen n'est pas finalement aussi grand qu'on ne le croyait¹. Ce serait une erreur de bannir, du champ d'investigations de l'origine de japonais, l'indo-européen.

¹ Voir plusieurs articles concernant les particules pronominales de Françoise Bader, publiés dans les bulletins *B.S.L, Verbum* ou les *Informations Grammaticales*. Pour sa méthodologie, notamment, *Lat. Nempe et Porco...* in *B.S.L LXVIII*, 1973

L'origine des figures chinoises (kanjis), comme signes graphiques, n'est pas bien éclaircie. Elles pourraient rivaliser d'antériorité avec le début de la langue chinoise proprement dite. L'écriture hiéroglyphique de l'Égypte antique et la hittite pourraient être, toutes deux, aussi anciennes que le système kanji. Elles ont été déchiffrées respectivement au 19^e pour l'hiéroglyphe et au début du 20^e siècle pour le hittite. Elles étaient composées de deux éléments : signifiants d'idées et particules grammaticales complémentaires. L'écart entre deux systèmes : écriture égypto-hittite et écriture chinoise, n'est pas de nature irréductible.

De ces écritures ainsi débutées, le linéaire B (grec archaïque) de l'époque mycénienne (du 16^e au 12^e siècle avant J.C) s'est simplifié dans un système de représentation syllabique, tel qu'on le voit actuellement au Japon dans l'écriture *kana*. Le syllabaire mycénien B a été abandonné. Mais d'autres écritures pratiquées à l'époque ont fini par converger vers un système phonologique bien cohérent et raisonnable dont la représentation la plus marquante est le grec ancien. C'est de ce dernier qu'est sortie presque la totalité des écritures d'Europe.

L'alphabet ainsi né, avec une phonologie d'analyse plus ou moins harmonieuse, va diverger considérablement de l'écriture nippon-chinoise constituée d'idéogrammes et de particules. L'idéogramme *kanji*, tout en enrichissant le japonais ancien par son apport évident d'idées-signes, l'a curieusement appauvri par son graphisme. On va voir comment.

2) La communauté des idées ? *toku* - (re)solvo - et *têkô*

L'introduction des idéogrammes chinois dans l'Archipel Nippon a raffiné la langue japonaise. Nous allons montrer ci-dessous un des exemples dans lesquels la langue japonaise a bien gagné en précision.

Le verbe *toku* disposait d'un champ sémantique bien large. C'était : « ramollir quelque chose de consistant (de solide en liquide), délier, dénouer, désagréger, dissoudre, liquéfier, fondre, résoudre, expliquer ». En chinois, trois caractères se chargeaient de représenter ce vaste champ sémantique : 解

kai (découper, désagréger, délier, délivrer, dénouer, résoudre, expliquer), 説 *shiuet*, *shuo* (expliquer), 溶 *yiong*, *yong* (dissoudre, diluer, fondre).

En ancien japonais, *toku* avec alternance vocalique -e / -e (*toke-* / *toke-*) était un intransitif, alors que *toku* avec alternance -a / -i (*toka-* / *toki-*), un transitif. Dans plusieurs dialectes, *toke-ru* intransitif se dit de quelque chose qui se décompose, se putréfie. Ce dernier sens se rend en chinois par un autre caractère 腐 *fu*. Il est remarquable que le verbe latin (*re*)*solvere*, par lui seul, recouvre presque la totalité de cette vaste aire sémantique de *toku*.

Au fur et à mesure que la vie humaine devenait compliquée et que chaque phase de vie esquissait un contour de plus en plus détaillé et précis, il était préférable que tous ces sens, exprimés, au temps du *Man'yô-shû*², par un seul verbe *toku*, soient plus distincts et plus précis à l'œil. L'écriture chinoise y a beaucoup contribué, à l'époque Héian³, avec toute la panoplie d'idéogrammes pour *toku* : 解 < délier, délivrer, résoudre, désagréger, 溶 (熔) < · 融 < dissoudre, liquéfier, fondre, faire diluer, 説 < expliquer, raisonner, sermonner. C'est ainsi que plusieurs représentations en idéogrammes du verbe *toku* ont servi à cloisonner sa polysémie.

La diversification et la spécialisation de sens par idéogrammes ainsi que par deux modes de déclinaison du verbe *toku* (*toka-* / *toki-*, *toke-* / *toke-*) nous conduisent à nous interroger sur un problème intéressant d'antériorité de sens. Lequel des deux sens : (*se*) *délier* (→ délivrer) et (*se*) *dissoudre* (→ fondre) a été antérieur ? La question mérite d'être posée, car il n'est pas évident de se rendre compte qu'il y avait un lien logique entre *délivrer* et *fondre*. Il semble que *toku* intransitif (*se* dissoudre), type de déclinaison (*toke-* / *toke-*), soit postérieur à *toku* (type : *toka-* / *toki-*) qui était sans doute originellement à la fois transitif (*délier*) et intransitif (*se* dissoudre, *fondre*), puisque la voyelle *e* pouvait être supposée postérieure aux voyelles *a/o*, *i*, *u*. Le *Man'yô-shû* ne présente que le sens *délier* (le nœud). Le premier exemple attesté de *fondre* « la glace *fond* » ne date que de l'époque Héian. Ce qui n'est

² le plus ancien recueil des poèmes en japonais entre le 4^e et le 8^e siècle

³ de la fin du 8^e siècle à la fin du 12^e siècle

pas suffisant pour prouver l'antériorité de *délier*, *délivrer* à *fondre*. Car les poètes de l'époque Nara peuvent simplement avoir rechigné à employer dans leurs poèmes le terme *toku* au sens *fondre*.

Ce qu'on peut dire au moins, c'est que le sens *fondre* est utilisé au propre, très au concret, facile à être transposé au figuré, alors que le sens : *délier*, *dénouer*, *délivrer* est déjà au figuré et semble y glisser davantage, plutôt qu'il signifie par métaphore le concept concret et physique de *se liquéfier*. La mutation de sens aura donc été de *fondre* à *délier* et non pas de *délier* à *fondre*.

Le verbe grec *têkô* (dorique, *tâkô*) « fondre, liquéfier, épuiser, consumer » ne représente, malgré sa ressemblance en consonne avec le japonais *toku*, qu'une portion de sens du verbe latin et du verbe japonais. Julius Pokorny⁴ le met en rapport avec des radicaux indo-européens : *tâ*, *tâi*, *ti*, *tu* « se liquéfier, fondre ». Avec *-k-* ajouté à ce radical, s'acquiert, en grec, *têkô* (*tâkô*) qui a deux consonnes (*t-* et *k-*) en commun avec *toku* (*toka-* / *toki*) « se liquéfier, fondre ». L'étymologie du verbe japonais *toku* n'est pas encore acquise.

La pléthore d'homophones en japonais, faisant état d'une polysémie grandissante, risquait de faire périliter la langue. Cet excès, signe d'une civilisation en progrès rapide, a été tempéré à temps par l'introduction des idéogrammes dont la fonction était de diversifier les homophones. Les kanjis convenaient à la représentation de la langue qui se réorganisait avec une inspiration nouvelle. Mais la répartition sémantique des *kanjis* était déjà en Chine au degré d'une perfection, d'autant plus perfectionnée qu'elle était consolidée par l'écriture. Elle n'avait cure de certains traits originaux, d'ailleurs mal encadrés dans le système oral de la langue de l'Archipel.

Le sens du verbe *tokeru* dans une expression : *sumi-ga tokeru* « Du charbon de bois fond (se désagrège, se consume, s'affaisse) » ne peut trouver sa référence dans aucun dictionnaire, ni même dans ceux de dialectes. L'expression confine à une métaphore littéraire, alors qu'en vérité, c'est une

⁴ *Indogermanisches Etymologisches Wörterbuch*. Tübingen und Basel, Francke Verlag Auflage 1994 Tome 1 p. 1053

expression dite au sens propre. *Tokeru*, au sens de « fondre », se disait d'autres choses que de ce qui se liquéfie.

Pour *mono*, l'impalpable est banni malgré l'emploi du caractère 鬼 « ce qui n'est pas palpable, ogre ». On n'est sensible généralement qu'à ce qu'on peut toucher, soit « chose », soit « personne ».

En toutes les langues, si le moyen phonologique est limité, on est tenté d'en créer d'autres. L'accent chinois a pour fonction de différencier les homophones et son efficacité fait ses preuves. Ce système d'accent en chinois n'a cependant pas passé en japonais. Ce qui est passé, c'était le côté sémantique des idéogrammes.

L'introduction de l'écriture chinoise, reflet d'une des plus vieilles civilisations du monde, a transformé, dans l'agencement de mots et de sens, l'homophonie de la langue japonaise en une véritable richesse linguistique.

3) Le problème des mots japonais représentés par les idéogrammes

Les mots japonais d'origine chinoise sont nombreux. Outre les termes bouddhiques empruntés au chinois (époque des *Han*) tels que : 餓鬼 *gaki* « affamé, gamin », 布施 *fuse* « aumône », les mots d'aspect très japonais tels que 梅 *ume* « prune, prunier », 馬 *uma* « cheval » sont aussi d'origine chinoise : 梅 (*me / mai* en dialecte du sud, *bai* en chinois des *Han*), 馬 (*me* dans le sud, *ba* en *Han*, *ma* en *Tang*). Il est également possible que l'ancien japonais *yio* ou *uo* « poisson », d'usage fort ancien dans l'Archipel, soit provenu de la même origine que le chinois 魚 « poisson » (*yo* < *gyo* en *Han*, *go* dans le sud,). Le terme fréquemment employé par les jeunes Japonais actuels : 可愛 *kawaii* « mignon, aimable » se dit déjà en chinois moderne avec le même sens : 可愛 *ke'ai*. C'est à se demander si ce dernier 可愛 chinois n'était pas emprunté au japonais 可愛. Car on sait que le japonais 可愛 peut remonter à son ancienne forme 顔映 *ka(ho)-hayu(shi)* « qui fait rougir, briller ». Il est étonnant que ces mots nippons et chinois, d'usage aussi quotidien que courant, semblent provenir d'une même origine ou s'y ramener.

Lorsque les kanjis, ces idéogrammes à la double face phonétique et sémantique, ont commencé à servir à représenter les mots japonais qui étaient en usage depuis bien avant l'introduction des caractères chinois, le sens propre des kanjis et celui des mots japonais autochtones pouvaient ne pas arriver à s'accorder. C'est parce qu'on emprunta, au kanji, soit le côté son (登利我奈久 = *to-ri-ga-na-ku* « au coq chantant »), soit le côté sens (鶏鳴 *tori-ga-naku* « au coq chantant »), l'un à l'exclusion de l'autre, ou parfois les deux ensemble maladroitement : 去別南 *yuki-wakare namu* « on va déguerpir ». Ici, 去別 *yuki-wakare* est une lecture de sens (*kun-yomi*) ; 南 *namu*, une lecture phonique (*on-yomi*). La lecture de sens (*kun-yomi*) de 南 est *minami* « sud ». Ce qui fait qu'un mot d'origine japonaise représenté en caractère chinois pouvait paraître ni chinois ni japonais. Car, habillé en caractères chinois, c'est-à-dire, mis dans un contexte sémantique chinois, un mot japonais pouvait dévier de son origine orale de l'Archipel pour signifier un sens dicté par le chinois du continent.

Ainsi, la représentation des mots japonais par idéogrammes chinois engendre nécessairement des confusions surtout dans le domaine de sens. Cet état de choses flou ne facilite nullement à rechercher sur ce qu'était le *proto-japonais*⁵.

Mono japonais, représenté en trois sortes de kanji, rend autant de significations. On ne peut savoir, cependant, comment la série de deux syllabes *mo-no* a pu engendrer trois sens rendus par trois kanjis : 者, 物, 鬼, qui signifient respectivement « personne », « chose » et « l'invisible personnifié ». La science des idéogrammes n'éclaircit en aucune façon le lien logique qui relie ces trois sens de *mo-no*. Nous avons déjà publié l'analyse pertinente de Jean-Pierre Levet sur le sens originel de *mono*⁶.

⁵ langue(s) supposée(s) dans l'Archipel Nippon à l'époque Jōmon.

⁶ Tôzai 8, Pulim, Limoges 2006. pp 141 - 142 in *Kawa* « rivière » *peut-il être associé à Sawa* « vallée » ?

Il fut un temps où, pour cerner le problème d'origine du japonais, on l'a comparé même avec des langues indo-européennes modernes telles qu'anglais, français, ou allemand. Cette comparaison, surtout lexicale, n'a donné au mieux que quelques vagues notions typologiques des langues. Les grammairiens japonais sont toujours loin de penser à une éventuelle filiation entre indo-européen et japonais, alors qu'un linguiste français en indo-européen, en vient à imaginer, sans préjugé, que l'origine du mot japonais *mono* pourrait être cherchée là où on s'attendait le moins, en indo-européen.

Dans un livre récent, un jeune généticien japonais⁷ envisage une possibilité de situer la zone d'origine de la famille linguistique indo-européenne, quelque part dans l'Asie de nord-est, plus proche de l'Archipel du Japon que du continent d'Europe de l'ouest.

4) La toponymie japonaise et l'écriture idéogramme

Parmi les mots japonais représentés en kanji, il y en a, comme *mono* (物, 者, 鬼), qui sont représentés non pas par le son mais par le sens de kanji. Il y en a d'autres, tels que 安豆麻 *azuma* « est », composés seulement d'emprunts phoniques des idéogrammes chinois (安 *a* « aise » 豆 *zu* « pois » 麻 *ma* « chanvre »). Ce qui importe ici n'est pas le sens de chaque caractère mais le son. Dans ce genre de composé phonique, il n'est pas possible de deviner correctement, à partir de chaque kanji, le sens de 安豆麻 qui veut dire en tout « est ». Le toponyme 孀恋 *Tumagoi* (dép. *Gumma*) avec deux kanjis insolites : 孀 « épouse » et 恋 « amour », ne nous dit presque rien de ce qu'il y eut, à l'origine, entre cette appellation et l'espace désigné par elle.

Quelques toponymes japonais sont rendus par les idéogrammes dont le sens peut être deviné seulement à partir d'une association d'idées peu ordinaire. Nous allons en montrer quelques exemples.

⁷ Docteur Saïto Shigeya. Son livre intitulé : « DNA kara mita nihonjin » *Les Japonais selon les ADN*. Tokyo 2005, éd. Chikuma

La lecture normale *haruhi* pour 春日 (*haru* « printemps » + *hi* « jour ») a été remplacée, tout en conservant la graphie, par la lecture insolite *kasuga* dans le toponyme 春日 (deux exemples de 借香 *kasuga* dans le *Man'yô-shû* : poèmes 2195, 3011). Pourquoi? Il s'agit d'une association d'idées née d'une formule consacrée : *haruhi no kasuga*, dans laquelle *haruhi* est une épithète de *Kasuga*. Ici la graphie de l'épithète (春日) s'est substituée à celle du toponyme lui-même (借香). C'est ainsi que la lecture *haruhi* pour 春日 s'est muée en *kasuga*. Il en est de même de la transformation de 飛鳥 *tobutori* « oiseau qui vole » en *Asuka* (*tobutori no Asuka*). Ici 飛鳥 *tobutori* était une épithète du toponyme 明日香 *Asuka*.

Il est donc vain d'essayer de deviner l'étymologie des noms de lieux tels : 春日 *kasuga* ou 明日香 *asuka*, à partir des idéogrammes composants : 春 « printemps », 日 « jour », 明 « clair », 香 « parfum ».

Le problème posé par la transcription de *man'yô-kana* (genre 安豆麻 *azuma* « est ») est moins compliqué. Car la transcription est composée uniquement d'emprunts phoniques et n'a pas recours aux réflexes d'association d'idées relatives à d'autres formules. Mais pour comprendre ce que veut dire l'ensemble, il est également impossible de saisir le sens (« est ») à partir des kanji (安豆麻). Le contenu sémantique du composé n'est pas constitué de ses composantes idéographiques.

L'embaras de transcription en idéogrammes des toponymes ou des hydronymes anciens provient de la difficulté de comprendre la langue utilisée pour les désigner. Le motif de la désignation était déjà, pour la plupart de toponymes, oubliée. Pour accéder à la langue de l'Archipel avant l'introduction des idéogrammes chinois, il n'y a pas d'autre moyen que de recourir uniquement aux sons dont les kanjis, moyens de transcription, sont naturellement dotés et d'essayer de reconstituer, à partir de ces lambeaux phoniques, des éléments de la langue orale.

鷄鳴 *keimei* en lecture chinoise⁸ est une épithète du mot *azuma* « (pays de l') est ». Le mot *azuma* en était souvent précédé : *tori-ga-naku Azuma* « l'est

⁸ en japonais : *tori-ga-naku* « au chant du coq »

au coq chantant ». La lecture (*tori-ga-naku*) pour 鷄鳴 est validée par deux autres graphies phonétiques en *Man'yô-kana* de la même épithète⁹ : 等里我奈久 et 登利我奈久 qui ne peuvent que se lire : *to-ri-ga-na-ku*. Chacune des deux graphies est constituée de cinq kanjis qui donnent autant de syllabes, mais le sens de chaque kanji n'a nullement affaire avec celui de l'ensemble (*au chant du coq* ou *au coq chantant*).

Dans le département Gumma, un cours d'eau au nom de *Kasu-kawa* (粕川) descend d'un lac situé sur le flanc du Mont *Akagi* (1828 m au point culminant) pour confluer, entre *Maebashi* et *Kiryû*, avec la grande rivière *Tone*. D'après une légende, le nom de *Kasu-kawa* tire son origine du fait que, voilà quatre cents ans environ, on a commencé à faire couler dans la rivière de la drêche de riz (*saké-kasu*). Mais la vérité serait, plutôt, que les villageois se sont mis à contracter l'habitude de faire couler de la drêche de riz dans leur rivière parce que le nom de rivière (*Kasu*) leur rappelait cette pratique. Ce qui est certain, ce n'est pas la tradition de la coulée de drêche qui a fait appeler la rivière « *Kasu-kawa* ». L'appellation était sans aucun doute antérieure à cette curieuse pratique.

A l'intérieur du département *Shiga*, près du Mont *Ibuki*, près de la frontière jouxtant le département de *Gifu*, il y avait autrefois un col appelé *Kasu-kawa* (加須川). Du côté *Gifu*, coule une autre rivière de taille moyenne *Kasu-kawa* (粕川), homophone de 加須川, affluent de *Ibi-gawa* (揖斐川), une des trois grandes rivières du département. Il est tout à fait impensable que tous ces divers hydronymes ou oronymes en *Kasu-* se lient étymologiquement avec *kasu-* « résidu de riz alcoolisé ». La nature du radical *kas-* qui s'esquisse dans l'élément *kasu* rendu par 粕, 加須, ainsi que dans *Kase-gawa* (加瀬川), rivière du département de *Kumamoto* (dans le *Kyûshû*), n'est pas claire dans les graphies.

5) Terminaisons et radicaux des hydronymes

⁹ poèmes 4131 et 4331 dans le *Man'yô-shû*

L'aïnou est sans doute une des langues les plus importantes qui fussent pratiquées largement dans l'Archipel Nippon à l'époque Jômon. Bon nombre de toponymes d'origine aïnou se trouvent parsemés du nord jusqu'au centre du pays. Cependant, les toponymes aïnous transcrits uniquement en kanjis phonétiques ont rapidement perdu de leur vitalité, en même temps que s'est effritée la vertu d'évocation des terminaisons d'hydronymes aïnous. Il en est résulté que, pour parer à cet étiolement sémantique et redonner du sens, on ajouta au nom aïnou une terminaison japonaise signifiant « rivière ». Ce qui fait que ces hydronymes sont dotés de deux terminaisons à signification identique, l'une aïnou l'autre japonaise : Ruten-*bet(u)-zawa*, Mon-*bet(u)-gawa* (Hokkaidô), Ai-*nai-zawa*, Utaru-*be(t)-gawa*. Sô-*be(t)-gawa* (dép. Aomori), Obo-*nai-kawa* (dép. Akita), Parfois même, trois terminaisons à signification à peu près équivalente peuvent être ajoutées : Sito-*nai-zawa-kawa* (dép. Akita). Le radical du nom de ce dernier cours d'eau, situé au centre-est du département Akita jouxtant la frontière du département Iwate, n'est que l'élément *sito-*, toutes les autres (*nai-zawa-gawa*) ne signifiant que la même chose : vallée fluviale. D'après le « *Ainu-go Jiten (Saru-hôgen)* » *Dictionnaire d'aïnou (dialecte Saru)*¹⁰ de Mme Tamura, *sito* est « de la pâte d'amidon végétal », ce qui ne conviendrait pas à un nom de rivière. Si on veut pour *sito-* un sens raisonnable pour un cours d'eau, *sittok*, mot aïnou, qui vient de *sir-tok* « périphérie, ce qui est en saillie ; coude » sera bien venu.

Comme nous l'avons montré dans un de nos articles précédents¹¹, les noms de lieux d'origine aïnou, mais traduits ou adaptés en japonais, ne sont pas rares. *Mizu-sawa* « eau- vallée », nom japonais de nombreuses localités, soit toponyme soit hydronyme, oronyme ou même patronyme, correspond à *Wakka-nai* « eau-vallée », nom aïnou. Les deux noms sont procédés d'une association d'idées parfaitement identique.

6)) La langue aïnou et le préjugé aïnou

¹⁰ Tokyo 1996. éd. Sôhû-kan,

¹¹ in *Tôzai* 9, 2007 Limoges, Pulim

L'exclusivité réciproque de *-tani* et de *-sawa*, constatée dans la répartition des deux terminaisons à l'ouest et à l'est du pays est du même ordre qu'on voit entre *iké* « étang » et *numa* « marais », *iké* employé plutôt à l'ouest, *numa* à l'est. On peut penser ici que dans l'Archipel il y avait au moins deux groupes influents de génie linguistique. C'est un indice par lequel on peut espérer percer le mystère de formation de la langue japonaise.

Fin Edo et début Meiji, au moment où le contact des Yamato avec les Aïnous a repris plus ou moins pacifiquement, prévalait un préjugé impérialiste de ne jamais compter l'aïnou comme une langue authentique de l'Archipel qui aurait contribué à la formation de la langue japonaise. Il y avait dans cette idée une désinvolture, signe du temps, contre une « ethnologie » présumée totalement étrangère, arriérée, voire, sauvage par rapport aux habitants du centre du pays. Ceux qui étaient contents, au nord de *Honshû*, d'être de nouveaux sujets de l'Empereur ne voulaient pas douter de leur origine japonaise. Ils étaient plus ou moins conscients, pourtant, qu'ils parlaient un japonais un peu différent du standard et que dans leur zone d'habitation se pratiquaient non seulement des toponymes mais des mots qui ne sonnaient juste qu'à leurs oreilles. : *yaci* « marais », *makiri* « couteau », *itako* « diseuse de parole » (*itak* « parole » en aïnou), *shira* « précipice, pente » (*pira* au même sens en aïnou), *matangi* « chasseur montagnard » (*matanki* « chasseur » en aïnou), *mi* « tamis », *to-mi* « tamis chinois » (*muy* « tamis » en aïnou). *Kimi* « maïs » est vivant tel quel dans le nord. *Pone* « os » dans une formule du nord : *kara-pone-yami* « paresseux ».

Fito ou *futo* « homme, humain » est *pito* « homme » qui fut utilisé en parallèle avec *kamuy* « dieu » en aïnou.

Dans son *Dictionnaire d'aïnou*, Madame Tamura fait sortir une série de mots aïnous : *muy* « tamis », *kimi* « maïs », *pone* « os », *pito* « homme », de leurs correspondants en ancien japonais : *mi* « tamis », *kibi* « millet », *fone* « os », *fito* « homme ».

Or, *mi* « tamis » en ancien japonais du centre était de la nature phonologique qui fait supposer à l'origine *moi* ou *mui*. Le *muy* aïnou pourrait

donc perpétuer le pré-japonais *mui* « tamis » qui, en japonais, s'est mué en *mi*.

Kimi n'est pas « grain *jaune* (ki)» comme on l'a supposé jadis. Car, *mi* « fruit, noix, grain » demande à l'origine non pas *ki* mais la complexe *kui* ou *koi*. Originaires du centre-est de l'Asie, la céréale aurait été introduite dans l'Archipel au temps préhistorique. L'ancienne forme *kimi* (non pas *kibi*) est toujours en usage en aïnou et dans le parler nordique de Honshû. La forme *kimi* était à l'origine de *kibi* « millet » et non l'inverse. La forme *kibi* est de formation postérieure à *kimi*. Car *kibi* n'existait pas en ancien japonais.

Pour *pone* et *pito*, la mutation phonétique serait de $p \rightarrow ph \rightarrow f \rightarrow h$ et non pas de l'inverse : $h \rightarrow f \rightarrow ph \rightarrow p$. Il nous semble bien étrange de supposer *fone* et *fito* japonais à l'origine de *pone* et *pito* en aïnou. Si le mot aïnou *kamuy* est à l'origine de *kami*¹² japonais « dieu », le mot aïnou *pito*, terme classique pour désigner *aynu* « humain, homme » et employé en parallèle avec *kamuy*, pourra être la forme précédente au japonais *hito*. Toute cette supposition étant juste, l'antériorité de l'aïnou à la langue japonaise sera certaine.

Tout cela nous obligerait à reconnaître que, sinon la filiation, mais le lien réel entre l'aïnou, l'ancien japonais et le parler de Tôhoku, bien que parfois troublant, a bien existé.

On peut s'interroger en quoi réside la distinction entre le japonais du centre, d'accentuation élevée, où importe seulement le point de rabaissement de ton, et notre parler du nord-est d'accentuation généralement monotone à basse intonation et pénultième. Là-dessus, nous sommes tombé sur une note pertinente de Mme Tamura, en préface de son dictionnaire aïnou : *L'accent aïnou consiste, comme en japonais, en hauteur* (...), *En japonais, l'important est de savoir jusqu'où se maintient le ton élevé, alors qu'en aïnou, c'est de savoir jusqu'où persiste le ton bas et à quel point il faut le relever.*

¹² en ancien japonais, la syllabe *mi-* de *kami* était de la catégorie phonologique qui fait supposer à l'origine, *-moi* ou *-mui*.

L'accent du parler du nord-est, comme en français, est pénultième ou oxyton. Son accent peut être originaire de la langue aïnou. En japonais et en aïnou, l'accent n'a toujours pas de notation appropriée.

7) Ce que signifie Kirizumi - Le proto-japonais à travers toponymes (I)

Pour les recherches des radicaux indo-européens, Jean-Pierre Levet insiste sur l'importance de l'étude des noms de rivières ou de sources qui alimentaient l'habitat humain en eau potable. Leur importance n'est pas seulement limitée à l'indo-européen. Il semble mieux exister en effet des lambeaux de langues très anciennes dans les hydronymes nippons que dans les noms de lieux ou de personnes. Ils restent conservés dans de vieux hydronymes peu enclins à se transformer postérieurement.

Pour bien se rendre compte de ce qu'il y a de phonologiquement commun entre deux noms graphiquement divergents mais effectivement homonymes : 追良瀬 (*Oirase*) dans les Shirakami et 奥入瀬 (*Oirase*) qui part du lac Towada, entre 阿仁川 (*Ani-gawa*) (Akita) et 兄川 (*Ani-gawa*) (Iwate), entre 谷川 (*Tani-gawa*) et 利根川 (*Tone-gawa*), il faut être bien sensible aux sons et libéré de l'emprise visuelle des idéogrammes.

Du côté-est du Col *Usui* à la frontière de deux départements *Gumma-Nagano*, coule *Usui-gawa*, affluent de taille moyenne du fleuve *Tone*. Dans cet *Usui-gawa* se jette une rivière poissonneuse, appelée 霧積 *Kirizumi* « brume accumulée (d'après kanjis) ». Elle prend sa source non pas dans le Mont *Kirizumi* (1031 m à son point culminant.) mais, du côté *Nagano*, dans le Mont *Hana-magari* (« au courbe-nez », 1654 m à son P.C.). De l'étymologie de ce joli nom de *Kirizumi*, nous avons déjà évoqué le problème¹³. Tôgo Yoshida, dans son *grand dictionnaire des toponymes japonais*¹⁴, ne fait aucune mention du brouillard qui serait si fréquent à cet

¹³ Tôzai 9.(op.cit.), p 178

¹⁴ *Dai-nihon Timei Jisho (zôho-ban)*. Tokyo, Fuzambô, édition refondue et augmentée en

endroit. Le nom lui-même remonterait au moment où la vallée s'appelait déjà *Kirizumi* « vallée *Kirizumi* », bien avant l'époque Meiji.

Le Col *Usui* est à 140 kilomètres au nord-ouest de Tokyo. On peut longer le torrent *Kirizumi*, du pied du Col *Usui* jusqu'à sa source située à dix kilomètres de distance du Col, par un sentier étroit serpentant au bord d'un ravin profondément encaissé. La vallée, en forme de « pignon » (*kirizuma*) renversé, va se rétrécissant à mesure que le petit chemin remonte le cours d'eau. Plusieurs barrages dont le plus important est nommé *Kirizumi* empêchent des éboulements de terre ou des crues soudaines qui ont jadis ravagé plusieurs fois la vallée de se reproduire.

La vallée sinueuse nous en rappelle une autre d'un renom national : 根尾川 *Neo-gawa* qui longe la faille volcanique 根尾谷 *Neo-dani* (dép. Gifu), réaménagée de fond en comble après le calamiteux séisme *Nôbi* en 1891.

Au fond de la vallée *Kirizumi*, il y a deux petits hôtels distants d'un kilomètre l'un de l'autre, entre lesquels s'encaisse encore profondément le ravin. Derrière le plus reulé des deux, situé à plus de mille mètres d'altitude, se dresse une véritable paroi de verdure de la montagne. C'est un paysage qu'on ne verrait pas ailleurs. *Kirizumi* sera-t-il tout simplement *Kiri-sumi* « coin découpé, terminus » ?

Devant ce site peu commun, il nous est tout d'abord venu à l'idée un terme d'architecture *kirizuma* « pignon » (littéralement 切り端 *kiri-tsuma* « bout coupé »). Il peut être remplacé par *kiritsumé* « butoir, arrêt », voire, par *kiritomé* « bout d'essartage ». Le nom *kiritomé* est parsemé un peu partout dans notre pays, pour la grande partie, très montagneux et boisé. On peut en citer un : *Kiritomé-daira* « clairière *Kiritomé* » à *Hachiman-tai*¹⁵.

Le bout d'une montagne (ou d'une plaine) pouvait être appelé *kiri*. Ce terme *kiri* « bout » est représenté dans les toponymes, d'après le *dictionnaire étymologique des noms de lieu*¹⁶, par divers caractères chinois : 切, 伐, 断, 桐, 錐, 霧, 喜里, 吉里. *Kiryû* 桐生, ville située à la jonction de la plaine

1970, vol 6 p. 762.

¹⁵ Hauteurs dans les départements Akita-Iwate

¹⁶ Yamanaka Jôta, *Timei Gogen Jiten*. Tokyo 1968, Azekura Shobô, pp 122 - 123

Kantô et de la chaîne de montagnes *Ashio* 足尾, devra son nom à sa position au « bout » (*kiri*) de la plaine où commence la chaîne.

Pour le second élément *-tsumi*, qu'en sera-t-il? Nous pensons à *-tsuma* « bout, extrémité » avec qui alterne *-tsumi*. *Tsuma* s'emploie depuis l'origine de la langue japonaise pour indiquer « un bout de l'unité », voire « un bout d'un couple », d'où « époux » et le plus souvent « épouse ». Ce *tsuma* pouvait probablement alterner avec *tomo* « proue (bout d'un navire) et ami, compagnon (celui qui accompagne l'autre) ». L'alternance vocalique en japonais est un des dispositifs les plus productifs de lexicalisation, soit nominale soit verbale.

Le terminus de la vallée *Kirizumi* se campe à une altitude assez élevée. Cette altitude et la rivière, étroite mais à fort débit, concourent à former la brume *kiri* (d'où 霧積 *kiri-zumi* « brume accumulée »), surtout au matin frais, lorsque l'écart de température devient grand entre l'air et l'eau. C'est de là que l'étymologie traditionnelle tire sa raison d'être. Nous pensons pourtant, comme motif de dénomination, le climat instable doit céder à la géographie. *Kirizumi* pose mieux comme « bout, coin découpé, essarté ».

La solution 切隅 (*kiri-sumi* « coin essarté, petit essart ») ne présente pas d'obstacle à l'étymologie *tsuma* « bout ». La série : *sumi* « coin » / *tsuma* « bout » / *Suma* « coin, pays reculé (toponyme : dép. Hyôgo) », peut se ramener à un même étymon.

Pouvons-nous en tenir à une autre solution (*-tsuma* / *-tsumi*) avec l'alternance vocalique (-a, -i, -u) telle qu'on voit dans la « déclinaison verbale » du type le plus ordinaire : *maka-* / *maki-*, *maku* « semer », *saka-* / *saki-*, *saku* « s'éclore »? L'alternance *tsuma* / *tsumi* donnerait donc *tsumu* « accumuler, charger », bien attesté dans le *Man'yô-shû*. *Tsumi* < *tsumu* ne conviendrait pourtant pas à *kiri* de *Kirizumi*, car l'élément *kiri* ne signifie, d'après nous, que « bout, extrémité, rompu » qui ne cadre pas avec le sens « accumulé, chargé ». Si, pourtant, *kiri* est vraiment « brouillard », *Kirizumi* « brouillard accumulé », ce toponyme ne sera pas mal venu.

L'alternance vocalique dont on vient de voir un aspect est aussi, en indo-européen, un des mécanismes grammaticaux les plus en usage pour faire dériver des mots, décliner des noms et conjuguer des verbes.

8) Ce que signifie Tsumagoi - Le proto-japonais à travers toponymes (II)

En passant par le Col *Usui* et de *Karui-zawa*, grande station estivale renommée et le versant-est du volcan 浅間 *Asama* encore en activité, nous voilà à 孀恋 *Tsumagoi*, un vieux et spacieux habitat rural.

Le nom de *Tsumagoi* date officiellement de 1889, l'année d'un important regroupement d'agglomérations à l'échelle nationale. Onze villages se sont regroupés sous le nom de *Tsumagoi*. Aucun de ces onze villages ne portait avant le nom de *Tsumagoi*. Ce nom est traditionnellement mis en rapport avec le pathétique appel du prince impérial (légendaire) *Yamatotakeru* adressé pour sa femme défunte, princesse *Ototachibana* : *azuma-ha-ya* « Oh, ma chère épouse ! ». Il aurait proféré ces mots dans ces parages¹⁷, de retour de ses difficiles expéditions dans le pays rebelle de l'est (*Azuma*).

Nous pensons que c'est plutôt le nom de la région : *Azuma*, déjà en usage, qui détermina l'appel princier. Cet épisode concernant le nom de lieu *Tsumagoi* dont la représentation en kanji veut dire « amour (*kofi*) pour son épouse (*tsuma*) » est manifestement inventé après coup, pour expliquer l'origine du nom de la région (*Azuma*) transcrit d'abord en 阿都末 ou 安豆麻, puis en 吾妻 « mon épouse » et finalement en 東 qui veut dire « est » en chinois. Tôgo Yoshida, dans l'édition refondue du *grand dictionnaire des toponymes japonais*¹⁸, fait peu de cas de cet épisode de l'appel comme provenance du mot *Azuma*. Une explication¹⁹ de l'époque Edo fait mention sans conviction de l'épisode légendaire. Elle dit qu'anciennement, les pays de l'est (tels que *Musashi*, *Sagami*, *Hitachi*, *Kai* ou *Shinano*), situés à l'est de

¹⁷ Le lieu n'est pas déterminé, varie suivant des versions de la légende.

¹⁸ op. cit. vol 6. p. 791

¹⁹ Hayashi Jyussai « Simpen Sagami-koku Fudoki-kô » *Nouvelle description générale du pays de Sagami* (1^{re} édition en 1841 Edo, refondue en 1929 Tokyo, Yûzan-sha, p 6)

Hakone n'avaient pas de nom, étaient seulement indiqués globalement sous le nom générique de *Azuma* qui voulait dire, selon nous, « là-bas ».

Est-ce que le nom *Tsumagoi* a été vraiment créé, d'un coup, en 1889, au moment du chambardement des communes, en souvenir de cet épisode bien fictif (*Oh, ma chère épouse !*) pour légitimer l'empire? Un autre *Tsumagoi* 妻恋, en usage au moins depuis le début de l'époque Edo pour un vieux quartier de la capitale Edo, démentirait l'hypothèse. D'après la description de Tôgo Yoshida²⁰, le *Tsumagoi* de Tokyo était situé sur une pente qui donne, à l'est, sur la vallée de *Kanda*. C'est donc une réplique en miniature de notre grand *Tsumagoi* qui descend, à l'est, vers la vallée *Agatsuma*.

Nous supposons que notre grand *Tsumagoi* n'était pas une création en souvenir d'un épisode romantique impérial mais reflète effectivement quelque réalité géographique. Le nom de *Tsumagoi* devait être en usage depuis très longtemps et officieusement pour indiquer le grand espace qui s'étendait entre le Mont *Asama* et le Mont *Azuma(ya)*.

L'épisode concernant la princesse *Ototachibana* nous rappelle que le toponyme *Tsumagoi* était toujours compris comme lié avec le nom de la région : *Agatsuma* ou, suivant l'épisode, *Azuma*. D'après le *Grand dictionnaire toponymique du Japon*²¹, on ne peut pas dire lequel des deux termes, *Akatsuma* (= *Agatsuma*) ou *Azuma*, est le plus ancien. Il est possible que ces deux termes ne soient pas de la même provenance, car, phonétiquement, *Azuma* n'aura pu donner ni *Akatsuma* ni *Agatsuma*. Ce qui les a unis, c'est la formule 吾妻 « mon épouse » qui peut se lire en deux manières. La raison de la différence de sens des deux termes étant oubliée, ce qu'on en retenait, ce n'était que *a-tsuma* 吾妻 rendu en kanji. L'étymologie de l'*Azuma* dans le sens « est » devra être cherchée ailleurs.

La graphie 孀恋 (孀 épouse 恋 aspiration, amour) occulte ainsi la vraie origine du nom de lieu. *Tsuma*, élément commun tiré de ces trois termes :

²⁰ op.cit. vol 6 p. 348, ,

²¹ *Nihon Timei Daijiten* Tokyo, 1988. éd. Kadokawa, vol 10, p 70,

Tsumagoi, *Agatsuma* et *Azuma*, est ce qu'on rend normalement par 端 (bout, coin), qui signifiait aussi, dès l'origine, l'autre bout d'un couple, c'est-à-dire, époux ou épouse. Shizuka Shirakawa, dans son *dictionnaire de lecture japonaise des caractères chinois*²², rend ce dernier sens par trois kanji (夫 « époux », 妻 « épouse », 孀 « sibylle ») et dit, « 孀 est 需, ce dernier kanji à été employé à l'origine pour une sibylle qui prie pour obtenir la pluie ». Cette exégèse n'est d'aucun secours pour expliquer *Tsuma-goi*.

Pour son étymologie, Shigeki Yoshida a proposé, dans son *dictionnaire étymologique des noms de lieux japonais*²³, 端越 *Tsuma-goe* « bout-passage, col du bout ». D'après lui, un petit toponyme *Tsuma-goe* 妻越 dans le département *Kumamoto* (Kyûshû) serait de la même origine. Mais ce nom d'un petit ancien village du pays de sud se lit, selon deux autorités²⁴, en « *Tsumakoshi* » et non pas « *Tsumagoe* ». L'idée de Shigeki Yoshida serait bonne, si la lecture de 端越 était *Tsumagoe* « passage du bout ».

Soit « *Tsumagoe* » soit « *Tsumakoshi* », le terme qui nous évoque ici un petit passage d'un bout de montagne ne conviendra pas au vaste *Tsumagoi*. 妻籠 *Tsumago*, village homonyme à *Nagano*, peut être plutôt lié avec 端越 *Tsumagoe* / *Tsumagoshi* et non pas avec *Tsumagoi*.

Tout compte fait de la littérature étymologique du toponyme pour l'espace étendu entre les deux grandes montagnes *Asama* et *Azuma(-ya)*, nous proposerons une étymologie de *Tsuma-kafi* (bouts croisés, croisement de deux flancs). *Tani-kafi* 谷交 (*tani* « vallée » + *kafi*) est une ancienne appellation de la croisée de deux vallées. 端交 (*Tsuma-kafi* > -kai > -goi) serait donc la vraie transcription du toponyme *Tsumagoi*.

L'emploi de l'idéogramme 恋 *ko(fi)* « amour, aspiration » était évidemment dicté par le premier kanji « épouse ». Les deux kanjis 孀恋 concouraient donc à dissimuler la vraie étymologie.

²² *Jikun*, Tokyo 1995, Heibon-sha. p. 522

²³ *Nihon-Timei-Gogen-Jiten*. Tokyo 1981. éd. Shin-jimbutsu-ôrai-sha, p. 316

²⁴ *Nihon-Timei-Daijiten*. *Grand dictionnaire des noms de lieux du Japon*. Tokyo 1987 éd. Kadokawa. vol 43. p 747 et Shityô-son-mei Hensen Keitô-zu sô-ran. *Plan historique et général de toponymes des communes*. Tokyo 1995. Hara-shobô. vol 2 p. 1658,

Le village *Tsumagoi* se confond, au sud-est, aux flancs du Mont *Asama* (2568 m au P.C.). Au delà du grand amas de laves - de véritables géants pétrifiés - appelé *Oni-no-Oshidashi* « éboulis d'Ogres », une masse de montagne non moins majestueuse se dresse au nord-ouest. Il s'agit du mont *Azuma* (alias *Azuma-ya* ou *Aga-tsuma* : 2354 m au P.C.). L'appellation *Azuma-ya* est postérieure à *Azuma*.

Pour ceux qui sont habitués à voir le site seulement du côté de *Karuizawa*, *Tsumagoi* semble se blottir humblement au delà de l'agglomération de *Karuizawa*, derrière le grand volcan *Asama*. En vérité, plusieurs fouilles archéologiques ont montré que l'endroit était un très vieil habitat humain qui date de 6000 ans BP, de l'époque Jōmon. Cet espace est beaucoup plus ancien que la villégiature *Karuizawa* dont le développement n'est commencé que du milieu de l'époque Meiji (1868 - 1912). La nouvelle appellation de *Kita-karuizawa* « *Karuizawa Nord* » pour *Tsumagoi* ne couvre qu'une petite partie de l'espace *Tsumagoi* dont l'importance historique était supérieure de loin à celle de *Karuizawa*.

Comment était l'aspect du site qui précédait la villégiature moderne *Karuizawa* ? La montagne *Azuma* (*Azuma-ya* / *Agatsuma*), en forme d'un grand pavillon, alimentait en eau abondante les cultures de la région, tandis que le mont *Asama*, à dix-sept kilomètres au sud-est du massif *Azuma-ya*, était un volcan en activité, plutôt abhoré qu'adoré depuis plusieurs milliers d'années. Loin d'être riche en eau nourricière, il a continué, chaque fois qu'il vomit des laves, de terrifier les habitants du côté nord-est (*Gumma*). A mille mètres d'altitude, au croisement des flancs de l'*Azuma* et de l'*Asama* est formé l'ensemble de onze villages, appelé *Tsuma-goi*²⁵.

9) **Agatsuma, Shibukawa et le Mont Asama**

Le proto-japonais à travers toponymes (III)

²⁵ < *tsuma* « bout (de flanc) » *goi* = *kafi* « croisée » < *kafu* « se croiser »

A l'extrémité-est des hauteurs *Tsumagoi*, commence la vallée *Agatsuma*. C'est une vallée peu vivante, peu animée en vie aquatique. On va voir pourquoi.

La rivière, déjà grossie près de *Nagano-hara*, charrie de l'eau boueuse, jaunâtre. Des insectes sont certes en vie, mais pour des poissons, on ne peut y espérer rien de beaux. Par endroits, des ruisseaux d'apparence peu agréable dont l'un s'appelle 赤川 *Akagawa* (ruisseau « rouge »), l'autre 湯川 *Yukawa* (ruisseau « eau chaude »), voire, des filets d'eau de couleur lugubre, jaune soufre, de provenance de diverses sources d'eau chaude qui sont légion dans ce coin, alimentent le courant principal. En amont, 須川 *Su-kawa* conflue avec la rivière *Agatsuma*.

Le *Su-kawa* passe pour un cours d'eau à forte acidité, appelé autrefois 酸川 *Su-kawa* : courant acide (酸 *su*: acide). Un autre 須川, station thermale qui prend sa source d'eau chaude près du sommet du volcan *Kurikoma* (1627 m au P.C.) situé aux frontières des trois départements : *Akita*, *Iwate* et *Miyagi*, est aussi fourni en eau à fort degré d'acidité. 酸力湯 *Su-ka-yu* (*ka* : particule conjonctive ; *yu* : eau chaude) est également, près du lac *Towada*, une station thermale connue de son acidité. 酸川 *Su-kawa*, au sens trop évident avec le kanji signifiant « acide », a été remplacé par un homonyme d'aspect plus anodin 須川. N'évoquant que le son *su* ou *shu*, le kanji 須 n'inspire rien de sulfureux.

Dans le cours supérieur de la rivière *Agatsuma* se déversent, comme *Su-kawa*, d'autres eaux de provenance de plusieurs rivières thermales des environs à caractère fortement chimique telles que 万座川 *Manza-gawa*, 四万川 *Shima-gawa* et encore 赤川 *Aka-gawa* « eau rouge » qui contient, dit-on, de la rouille. Toutes ces conditions fluviales sont néfastes à la vie ichtyologique. La possibilité de pêche dans la rivière n'est pourtant pas exclue. Par endroits, là où l'eau est moins polluée, la rivière est aménagée pour des parcs à pisciculture. A la confluence avec la grande *Tone* à *Shibukawa*, la surface d'eau ne nous inspire toujours rien de bon. Mais déjà à *Maebashi*, à deux kilomètres de la jonction, on peut taquiner le goujon. L'eau de *Tone* a une vertu purificatrice peu commune. Ce n'est pas sans raison

qu'on a voulu la faire rapprocher de *tine* « lait » de *tara-tiné-no* (« qui allaite, nourricière »), épithète de la « mère » dans le *Man'yô-shû*.

A 渋川 *Shibukawa*, aucun cours d'eau ne s'appelle *Shibu-kawa*. Un conservateur de la mairie de *Shibukawa* nous a appris que le nom de la ville 渋川 provenait de la couleur de l'eau *cuivrée mate* (*sabi / sibu*) de la rivière *Agatsuma*, surnommée *Shibu-kawa* « rivière au goût âcre ». C'est donc ce surnom qui était à l'origine du nom de ville *Shibukawa*. Le nom de ce gros bourg date au moins du 14^e siècle.

Kisao Ozaki, auteur des *Toponymes de Gumma*²⁶, est de la même opinion pour l'étymologie de *Shibukawa*. D'après lui, la cause principale de la dégradation d'eau vient du soufre en provenance de la grande station thermale de *Kusatsu*²⁷, située en amont de la rivière, au pied du Mont *Shirane* (2171 m au P.C.).

Alors quelle est donc l'étymologie de l'*Agatsuma*?

A l'époque préhistorique, l'*Agatsuma* qui partait du flanc de la montagne *Azuma* (*Azuma-ya / Agatsuma*), suivait son cours dans la direction opposée à l'actuelle. La rivière coulait non pas vers l'est (direction : *Naga-no-hara*, *Naka-no-jô*, *Shibukawa*) mais vers l'ouest, en direction des villes actuelles de *Ueda* et *Komoro*. Il s'agit de l'époque avant un séisme préhistorique qui modifia la surface de la région en faisant surgir le volcan *Asama*.

Entre 吾妻 (*Agatsuma*, se lit aussi *Azuma*) et 四阿 (*Azumaya* « pavillon carré »), *-tsuma-* semble se constituer comme un élément commun malgré la divergence graphique évidente entre ces termes. Dans la décomposition *A-tsuma*, l'analyse *As(V)-ma* est impossible.

La rivière ancienne *Agatsuma* (ou *Akatsuma*) coulait, par le pied sud de la montagne *Azuma(ya)*, vers l'ouest. On peut se rappeler ici qu'en appellation, les hydronymes reflétaient leurs environs, permutaient souvent avec les oronymes. L'*Agatsuma* devait faire miroiter, dans son cours préhistorique, des montagnes avant le changement de cours survenu de la

²⁶ *Gumma-no Timei*. Maebashi, 1976. éd. Jômô Shimbun,

²⁷ *Kusatu* = *kusa-to* « lieu des odeurs (de soufre) ».

formation du volcan *Asama*. Les fouilles effectuées prouvent que, déjà, la région était habitée. Quelle langue parlaient les habitants? C'était la langue dont un terme *tsum(V)*, élément commun à *Kirizumi*, *Tsumagoi*, *Agatsuma* et *Azuma*, signifiait « bout, extrémité (de montagne) ».

Aga- de *Agatsuma* peut être *aga-* de *Aga(-no)-gawa* (appelée aussi *Aga-gawa*). Si l'aïnou *wakka* « eau »²⁸ est cet élément *aga*-²⁹, *aga-tsuma* sera une belle image de l'âge Jômon, composée de deux éléments aïnou-japonais signifiait « (au) bout de l'eau, (à la) rive de l'eau ».

Dans l'oubli progressif de l'aïnou (*w*)*akka* « eau », on commençait à comprendre *Aka-tsuma* par *a-ga-tsuma*, *-ga* considéré comme une particule casuelle et *tsuma* comme épouse, un bout du couple. C'est à ce moment-là que la transcription par kanji est intervenue. D'où 吾妻 qui peut se lire en deux manières : *agatsuma* et *azuma* « mon épouse ». *Aga-tsuma* était perçue comme une forme postérieure à *A-tsuma*. L'hypothèse du point de vue génétique (*tsuma* à l'origine) entre *Aga-tsuma* et *A-zuma* (= *A-tsuma*) aura pour résultat d'exclure l'analyse de *Azuma* en *As(V)-ma*.

Quand *-tsum(V)-* est considéré comme un élément indépendant, on peut toujours se demander quelles étaient les deux syllabes composantes de *tsuma*, c'est-à-dire, *tsu-* et *-m(V)*, éventuellement *-ma*. A la langue primitive, chaque syllabe peu être censée avoir un sens indépendant. *Tsu* de *tsuma* pouvait-il être du même sens que, par exemple, *tsu-* de *tsubo* « pot », signifiait « étroit, limité »? Pour *ma-*, serait-ce *ma-* de *ya-ma* « montagne », *nu-ma* « étang », *shi-ma* « île »? Egalement, *ma* de *asa-ma* « matin »? Et quel serait le sens des radicaux : *ya-*, *nu-*, *shi-*, *asa-* ? Ce sera alors un autre sujet à débattre.

10) L'Etymologie du Mont Asama

²⁸ indo-européen : *akwa*, selon Greenberg

²⁹ c'est très possible, puisque c'est *aka-* avec une sourde.

Pour l'étymologie du Mont *Asama*, il y a deux hypothèses qui ont, toutes deux, une certaine véracité : *asa* « fumée » en malayo-polynésien ou *asam(a)* « fond » en aïnou. La fumée vomie du cratère en activité était visible de loin et souvent décrite dans des documents³⁰ depuis l'époque historique. A la fin d'une séance ritualisée relative à la divinité *Asama* qui, selon certains, serait identique avec la divinité du Mt. *Azuma(ya)*, un nuage de fumée éconduit la divinité et clôt la séance. Il est également tout à fait probable que le cratère, à plus de trois cents mètres de diamètre avec cent cinquante mètres de profondeur, dit « chaudron », rappelait aux anciens le fond d'un gigantesque chaudron.

Il existe plusieurs montagnes homonymes *Asama*³¹. On en voit une grande concentration dans le centre-est du Japon. Prenons un exemple à *Chiba*. C'est une petite montagne (225m au P.C.) ; une autre à *Shizuoka*, qui est plus grande (540 m au P.C.) mais beaucoup moins grande que notre *Asama*. En outre, elles ne sont pas forcément volcaniques. Si ces petites *Asama* étaient liées étymologiquement avec la grande *Asama* volcanique, l'étymologie, ni « fumée » ni « fond (du cratère) », ne conviendra pas à ces petites montagnes.

A trente kilomètres à vol d'oiseau vers l'est du Mont *Asama*, trône un grand massif *Haruna* (1449 m à son P.C.). Le massif *Haruna* est entouré de plusieurs montagnes dont l'une qui se trouve le plus à l'est de cette chaîne de montagnes s'appelle *Mizusawa-yama* « vallée d'eau », alias *Asama-yama*, le mont *Asama*, parfait homonyme du grand *Asama*.

Pour s'expliquer cette curieuse homonymie, on peut envisager une tout autre étymologie du Mont *Asama*, tout en tenant compte du rapport possible entre le Mont *Asa-ma* et le volcan non moins redoutable de Kyûshû, le Mont *Aso* (1592 m à son P.C.). Si ces deux noms *Asa-ma*³² et *Aso* sont génétiquement liés, le radical ne serait que *As(V)*.

³⁰ tels que les recueils poétiques de l'époque Heian : *Kokin-shû*, *Shûi-shû*.

³¹ Le « Timei Gogen-jiten » (op.cit. p 21) donne 25 exemples de *Asama* (-yama): 6 à Ngano; 3 à Gumma; 3 à Chiba, 2 à Kanagawa, 5 à Shizuoka; 6 à Mié.

³² L'analyse *Asa-ma* est communément admise.

L'étymologie du mot japonais *asa* « matin » n'est pas encore assurée. On sait que le mot *asita* « matin, demain » est lié avec *asa* « matin ». Si une relation étymologique existe entre le mot *asu* « demain » et *asa* « matin », comme entre le mot latin *demane* « demain » et *mane* « matin »), nous aurons un radical commun *as-* en japonais. Or, le français *est*, l'anglais *east*, l'ancien grec *eôs* « aurore, orient » et le latin *aurôra* (aurore, orient) remontent, d'après Pierre Chantraine³³, à un radical indo-européen *âusôs* « aurore, orient, est ». Le sanskrit offre son correspondant *usas* (< *usôs*) « aurore » : *usa-kala* « oiseau qui chante l'aurore = coq ».

En japonais ancien, *tori-ga-naku* « au coq chantant » était une épithète connue du terme *azuma* « orient, est ». Le radical japonais *as-* n'est-il pas en liaison quelconque avec ces *âus-*, *us-* ?

Supposons que l'élément *-ma* de *Asa-ma* est *-ma* de *shi-ma* « île, terre délimitée », *nu-ma*, « marais, étang », *ya-ma* « montagne », *tsu-ma* « espace étroit, bout, détroit, col » ou de *hiru-ma* « journée », *asa-ma* « matinée », il voudra alors dire « espace spatial ou temporel » et que *asa-* en japonais « aurore, orient, est ». Nous serons alors devant *Asa-ma*, un oronyme qui convenait parfaitement à la condition primitive de la montagne.

Le Mont *Asama* se trouve à dix kilomètres au sud des habitats humains de *Tsumagoi* et à vingt kilomètres de l'est de *Ueda*. *Ueda* est le gros bourg le plus ancien de la région. Vu du côté de *Ueda*, le soleil se fait voir monter, du côté de l'est, sur le flanc du Mont *Asama*.

Quelle est alors l'étymologie du Mont *Asama*? Si l'analyse *Asa-ma* est possible, elle ne peut être que « lieu, mont d'Orient ». L'autre montagne, non moins énorme, *Azuma(ya)* se campe, vu de *Ueda*, à l'autre bout du triangle isocèle (*Ueda*, *Asama*, *Azumaya*), dans la direction nord-est, à moins de 20 kilomètres de l'agglomération *Ueda*.

La ville de *Ueda*, avec les deux montagnes situées à la distance à peu près égale de quinze à vingt kilomètres de la ville, forme un triangle isocèle. Le

³³ *Dictionnaire Etymologique de la langue grecque*, Paris 1983 éd. Klincksieck.

Mont *Azuma* (ou *Agatsuma*) est au nord-est de la ville de *Ueda*, le Mont *Asama* juste à l'est.

L'*Asama* est un volcan encore en activité, connu d'avoir fait plus de dégâts que de bienfaits avec ses éruptions fréquentes, tandis que le Mont *Azuma*(*ya*) a été toujours bienfaisant, avec la riche nappe phréatique sur ses flancs. Les deux symbolisent deux sortes des montagnes japonaises : violentes et bienfaitantes. Deux aspects de la Nature.

Nous avons évoqué l'éventualité que l'étymologie de *Azuma* pouvait être différente de celle de *Agatsuma*. Mais si on peut supposer pour *Azuma* une analyse non pas *A-tsuma* mais *As(V)-ma*, les deux montagnes qui entourent *Tsumagoi* peuvent avoir eu la même étymologie : Mont d'Orient.

Higashi-yama « mont de l'est », traduction du proto-japonais *Asama*, est un des noms de lieu les plus courants du Japon.

Conclusion

Imaginer les langues de l'Archipel à partir de l'écriture se ramène à les imaginer dotées d'idéogrammes chinois. L'écriture chinoise a donné du caractère universel à la langue japonaise qui était longtemps orale.

Par contre, tout en munissant la langue nipponne de moyens de représentation écrite, l'écriture l'a déviée singulièrement de ce que la langue signifiait à l'origine. On ne peut plus deviner la vraie étymologie du toponyme *Hida*³⁴ ni dans la transcription phonétique 斐太 (*Hita* probablement, et non pas *Hida*) ni dans les kanjis 飛驒 *Hida* où est visible le souci de rendre l'élément 飛馬 « cheval volant ». Par cette transcription 飛驒 au lieu de 斐太, on aura voulu exprimer une particularité de la région réputée jadis d'élevage hippique. La transcription 飛驒 a été de création bien postérieure à 斐太 phonétique. Les kanjis 飛驒 disposent d'une grande

³⁴ 斐 (*hida* « plis ») comme étymologie n'a pas de réalité. *Hida* remonte à *Hita* qui, à son tour, fait supposer *Pita* à l'origine. Or, une importante rivière *Miya-gawa* qui traverse la région nous conduit à penser à un élément aïnou *pitar* « rive pierreuse ».

souplesse de rendre amène à l'œil et compréhensible à la raison un ensemble phonique (斐太) et, du coup, de rendre impossible l'étymologie.

Pour procéder à un véritable état des lieux linguistiques de l'Archipel, il faut essayer de remonter, dans les documents écrits, jusqu'aux temps les plus reculés, tout en évitant les écueils d'idéogrammes qui faussent souvent la réalité.

(Le 22 / 08 / 07)